

The Glassmakers Pilkington: the rise of an international company 1826-1976 [Theo C. Barker]

Autor(en): **Jequier, François**

Objektyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera**

Band (Jahr): **29 (1979)**

Heft 2

PDF erstellt am: **17.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Haller certamente, date le premesse, non poteva esser presente la forma di statolatria totalitaria che si sarebbe trovata in più d'uno dei continuatori dell' hegelismo (cfr. p. 82, e i rinvii ad importanti apprezzamenti di Croce su Haller, nel tempo delle battaglie antigentiliane del filosofo liberale italiano); ma di qui a dire che quella di Haller non era una forma di assolutismo, il passo sembra un po' azzardato, perché non si vede come si possa definire la sua teoria politica se non come assolutismo, seppure non statolatrato e seppure certamente consapevole dei limiti posti al potere dalla legge divina.

In confronto con la concezione «statica» di Haller, risalta per contrasto la visione problematica del divenire storico, disposta ad accoglierne ed auspicarne i miglioramenti, propria del «cattolico-liberale» Rosmini (p. 91). Nei suoi felici temperamenti della consequenzialità halleriana (p. 232), nella sua favorevole disposizione di fronte alle istanze costituzionalistiche del '48 (p. 229), nelle sue profetiche denunce dei mali della chiesa (p. 235), si manifesta una luminosa «teodicea sociale», a suo tempo posta egregiamente in luce da Pietro Piovani (*La teodicea sociale di Rosmini*, Padova, Cedam, 1956). Si ha in Rosmini una concezione amplissima e indeterminata dei fini della società civile, come società di uomini liberi, nella quale concezione, in forme nuove e più fiduciose, si trasfigura la tradizione agostiniana. Non è superfluo notare in proposito che la *società civile*, nel linguaggio di Rosmini, e lodevolmente anche in quello del libro di Sancipriano, è intesa nel significato veteroeuropeo (classico e giusnaturalistico) di *societas civium*, comunità statuale di uomini civili, e non nel significato marxistico (di ascendenza hegeliana, ma divenuto assai eterogeneo ed equivoco passando da Hegel a Marx e a Gramsci) di insieme dei corpi intermedi tra gli individui e lo stato. Questo è esempio di un generale linguaggio controllato e sperimentato, e anche per esso si deve apprezzare lo studio probo e informato di Sancipriano.

Pisa

Giuliano Marini

THEO C. BARKER, *The Glassmakers Pilkington: the rise of an international company 1826-1976*. London, Weidenfeld and Nicolson, 1977. XXXI + 557 p.

Cette réédition, revue et augmentée, d'un ouvrage considéré comme un classique de l'histoire des entreprises, mérite d'être mentionnée. Elle illustre parfaitement l'évolution des relations entre l'auteur, devenu depuis la première édition de 1960 l'un des meilleurs historiens économistes de Grande-Bretagne comme le montrent bien sa carrière et ses travaux, et la société Pilkington qui n'a pas craint, expérience faite, d'ouvrir ses archives, non plus jusqu'en 1918, date limite imposée pour le premier jet, mais bel et bien jusqu'en 1939. Cette nouvelle preuve de confiance permet à Theo Barker d'ajouter six chapitres couvrant l'entre-deux-guerres. L'épilogue portant sur la dernière période, de 1939 à 1976, doit beaucoup au «memorandum» que Lord Pilkington, président de la société de 1949 à 1973, rédigea pour faciliter la tâche de l'historien. Comme le souligne Theo Barker, les grands progrès depuis ces quinze dernières années de cette branche spécifique de l'histoire économique et sociale qu'est l'histoire des entreprises et le concours précieux des dirigeants de la firme, acceptant et suscitant même le dialogue avec le chercheur, n'ont pu qu'affiner l'analyse de la croissance d'une des principales entreprises de Grande-Bretagne, dont la caractéristique majeure pourrait être l'étroite liaison entre la destinée d'une famille et l'extraordinaire essor d'une firme industrielle devenue une grande multinationale.

Le contexte historique et régional, véritable toile de fond où s'inscrit toute l'évolution des Pilkington, familles et sociétés, rappelle la qualité et l'originalité de l'étude sur cette même région publiée en 1954 par Theo Barker et J. R. Harris: *A Merseyside Town in the Industrial Revolution St. Helens 1750-1900*. Cette profonde connaissance du pays, des principaux acteurs de la vie économique et sociale et surtout des techniques de la verrerie, tant dans leur mise au point que dans leurs applications pratiques, enrichit la trame de l'œuvre qui commence par un tableau évocateur de l'évolution de l'industrie du verre dans la région depuis le XVII^e siècle. Depuis les débuts difficiles de 1826 jusqu'aux percées significatives de la seconde moitié du XX^e siècle, Theo Barker mène son analyse sur trois plans, bien distincts et complémentaires, présents dans les 22 chapitres denses de l'œuvre, soit l'histoire de la famille, celle de l'industrie du verre dans la région de St. Helens d'abord, puis à l'extérieur au fur et à mesure de la croissance de la société, et enfin, avec une rare compétence, celle de l'entreprise Pilkington. Cette étude de cas bénéficie d'avantages de taille: l'unité, la continuité et finalement la position dominante de la firme qui recouvre presque toutes les activités de la branche dans sa marche vers un monopole national.

Un siècle et demi de croissance industrielle, avec ses bons et ses mauvais jours, ne se résume pas en quelques formules lapidaires.

L'intérêt de cette magistrale étude se trouve dans les descriptions détaillées, explications à l'appui, des passages obligés que reçoivent toutes les cellules de production dans ces moments forts, souvent imprévisibles, où craquent leurs structures internes lorsqu'elles sont confrontées à la pression des facteurs extérieurs qui s'appellent conjoncture, concurrence, marchés, innovations et questions sociales entre autres. L'histoire des Pilkington apparaît ainsi comme une expérience de laboratoire, unique du fait qu'elle ne peut se reproduire, permettant de mieux saisir l'extraordinaire complexité du développement économique dans ses composantes humaines, spatiales, techniques et financières.

La famille et son tissu de relations et de pouvoir qui s'étend au fil de mariages féconds en héritiers mâles, les 44 directeurs ayant leur notice biographique en appendice, les cadres et les milliers d'ouvriers se succédant souvent de père en fils ont leur place. Grèves ou pénuries de main d'œuvre qualifiée, politique des salaires, conditions et durée du travail, relations patrons, ouvriers et Etat font l'objet de plusieurs chapitres donnant une vue d'ensemble des «Labour relations and welfare services» de la première moitié du XIX^e siècle à nos jours.

L'espace peu à peu couvert par les diverses activités de l'entreprise est bien perceptible. Une série de cartes permet de suivre cette emprise sur la région de St. Helens qui voit son destin lié à celui de *Pilkington Brothers Ltd*. Et à côté de la production, il y a encore la dimension spatiale des marchés avec les aléas des ouvertures sur l'extérieur qui amènent la firme anglaise à distribuer ses produits dans la majeure partie du monde avant d'implanter ses succursales de ventes et de productions sur les cinq continents.

Les composantes techniques et financières de ce siècle et demi d'aventure industrielle vécu à travers l'existence agitée d'une entreprise en plein essor sont présentées, disséquées, chiffrées (tableaux et graphiques insérés à bon escient) et expliquées d'une manière si claire que la lecture et la réflexion qu'elle suscite en deviennent un réel plaisir. L'analyse de la conception patronale face à l'innovation, son attitude positivement agressive vis-à-vis du progrès technique et surtout la capacité des Pilkington à adapter leurs moyens financiers aux coûts élevés de ces continuelles transformations forment à mon avis les plus belles pages de cette étude de cas. Theo Barker excelle dans la description de l'évolution des techniques et il ne manque

jamais de souligner les risques financiers inhérents à tous ces essais, avant de montrer le cheminement sinueux de la réussite des nouveaux procédés qui firent la fortune de l'entreprise et celles des actionnaires. Et que dire des prises de participation, des négociations avortées avec les entreprises belges en vue de créer un cartel international pour limiter les effets d'une concurrence de géants, des relations avec Ford au moment où le marché de l'automobile ouvrait de splendides perspectives aux fabricants de glaces ...

Un gros livre, certes, mais solidement charpenté avec des chapitres concis, aisément assimilables et pour ordonner une telle somme d'informations: une table des matières détaillée, un impressionnant appareil de notes en fin de volume, des annexes très riches, pas moins de 56 tableaux, toute une série de gravures, graphiques, cartes et plans et, enfin, coup de chapeau à la générosité de l'entreprise, 68 photographies originales et bien choisies.

Cette belle étude de cas, véritable coupe géologique dans les strates d'un secteur spécifique, apporte une nouvelle contribution majeure à l'histoire de la Révolution industrielle et met en avant, une fois de plus, le dynamisme et l'originalité de la recherche historique anglaise.

Pully

François Jequier

Leopold von Ranke. Vorlesungseinleitungen. Herausgegeben von VOLK DOTTERWEICH und WALTHER PETER FUCHS. München, Oldenbourg, 1975. 664 S. (Aus Werk und Nachlass, Band IV).

Liest man dieses Buch in raschem Zuge durch, so mag man das mit Spannung und Genugtuung tun, und es als hervorragende, in dieser Weise bisher nirgends greifbare Einführung in Rankes Geschichtserzählen und Geschichtsdenken empfinden. Das Buch gehört, nebenbei gesagt, in Zusammenhang mit den «Historischen Vorlesungen», über die ich in dieser Zeitschrift (1975, S. 347ff.) geschrieben habe. Es sind Vorlesungstexte, die den Studenten vor 150 Jahren in Stoff, Problematik und Literatur der Weltgeschichte eingeführt haben, und die nun auch die Nachfahren in des Meisters darstellerisches Schaffen einführen, zeigend, was für eine Arbeit, was für eine Meditation hinter seinem Werke, das sich in jedem Satze als abgeschlossenes gibt, steckt. In immer neuen Ansätzen formuliert der Altmeister in seinen Vorlesungseinleitungen durch vierzig Jahre hindurch den Aufbau der Weltgeschichte, den notwendigen Kampf der Mächte, der immer wieder zu neuer Weltgestaltung führt, den Zusammenhang der Weltalter untereinander. Ranke kann nicht verleugnen, dass er in derselben Luft wie Hegel lebt, so sehr er sich theoretisch von ihm und Fichte absetzt. Es gibt nach Ranke keine Geschichtsphilosophie ausserhalb der Historie: Sie selber ist die Geschichtsphilosophie, sofern man an diesem Ausdruck unbedingt festhalten will. In Rankes Vorlesungseinleitungen kommen nur die grossen Machtpotenzen vor, die grossen Länder also, die grossen Geistesbewegungen, neben dem Katholizismus also nur der Protestantismus, nicht die Reformierten (so unvergessliche Seiten Ranke ihnen in seinen Werken widmet), wenige Persönlichkeiten nur, gar nicht das Volk. Das Geschichtsbild ist von Berlin aus konzipiert. Die Deutschen sind die älteste und wichtigste der gegenwärtigen europäischen Nationen. Dass es europazentrisch sei, kann man nicht unbedingt sagen. Der Blick schweift oft über Indien bis China auf der einen, nach den beiden Amerika auf der andern Seite. Ausgeführt in Vorlesungen und Darstellungen wurde doch nur der europäische Teil der Weltgeschichte. – Wichtig sind auch die Literatur- und Quel-